

## Chapitre I

### *Un pays plus marâtre que mère*

La Hongrie ne m'a jamais paru maternellement bonne, bien plutôt le pays des ogres, dévoreurs d'enfants, celui des Magyars imprévisiblement sauvages, vulgaires et incultes. Issu d'une bourgeoisie commerçante, curieusement attachée à la terre — mon grand-père maternel possédait des milliers d'hectares et fut le premier à introduire la pisciculture dans son pays, le grand-père paternel se livrait au commerce du blé et fut président directeur-général, propriétaire de grands moulins —, je n'ai pas connu la Hongrie des grands esprits libéraux, des poètes, des artistes, révoltés contre des abrutis vêtus de dolmans et qui les laissaient prospérer pour les anéantir plus sûrement. Ces barbares se considéraient comme des descendants de Nemrod, et se forgeaient des légendes concernant leurs origines « touraniennes », c'est-à-dire asiatiques. Ils rêvaient d'ancêtres qui chassaient un cerf miraculeux, apparaissant et disparaissant, et les guidant jusqu'à la Pannonie, nom de région désignant la Hongrie historique d'avant les traités de Trianon, où ils s'établirent.

Dans sa *Cantata profana*, Béla Bartók s'est révolté contre cette « épopée des origines » dont il devinait le sens occulte. Voici quelques éléments du livret qui l'inspirait. Il était une fois un père qui avait neuf garçons et qu'il aimait par-dessus tout dans ce bas-monde. Ils partaient souvent à la chasse, leur occupation favorite. Un jour, les neuf garçons se sont éloignés de leur géniteur, et tout en poursuivant un cerf qui ne cessait de leur échapper, ils se sont métamorphosés eux-mêmes en cervidés. Le père ne reconnaissant plus ses enfants, s'apprêtait à les abattre. Mais ses garçons, portant désormais des bois sur leur front, se sont retournés contre lui et ont menacé de le lacérer, de le précipiter contre les rochers, d'anéantir en lui le dernier germe de la vie. Les commentateurs s'efforcent d'insister sur l'aspect positif de la thématique : les enfants se révoltent nécessairement contre la génération des parents et veulent accéder à une vie autonome. Mais à mon avis, la musique ne trompe pas. Les propos mélismatiques du ténor, porte-parole des frères, dans un registre pratiquement inchantable, ont quelque chose d'inhumain, profondément inquiétant et tranchant. Ces cerfs, capables de lancer le père dans l'air, après l'avoir transpercé de leurs appendices osseux, écrasant de leurs sabots ses

membres dispersés, forment désormais une horde sauvage répandant la mort et la terreur. Une fois entrés en Pannonie, ils se sont métamorphosés, je l'imagine, en chefs de tribu, sanguinaires et impitoyables, et non point en chasseurs devenus agriculteurs et sédentaires, initiant un processus civilisateur.

Les mots trahissent ma passion, laissent pressentir ma déception et témoignent de mes rapports conflictuels avec ce pays où, par je ne sais quel miracle, j'ai su échapper à la nasse de la Mort, et que j'ai quitté à l'âge de vingt-six ans. À qui puis-je expliquer mon ressentiment à l'égard d'une communauté qui a voulu m'anéantir ? Certainement pas à Muriel, cette historienne d'une trentaine d'années. Elle travaille sur les concepts d'État et de Nation, à propos de cette entité artificielle appelée Yougoslavie et qui s'est révélée, pendant les années de guerre ethnique, une terrifiante machine à tuer, installée dans une trop réelle colonie pénitentiaire. « Pour le moment, on nous bombarde d'images qui ne cessent de nous rappeler les atrocités allemandes pendant la seconde guerre mondiale. En revanche, poursuit-elle, nous porterons certainement un autre regard sur cette période, une fois que les survivants auront disparu ». C'est la jeunesse impitoyable qui s'exprime à travers ses propos. C'est en Occident que j'ai découvert les images intolérables des survivants squelettiques des camps de concentration. (Muriel, avez-vous tenté d'imaginer ce qu'ils pouvaient ressentir pendant une fraction de seconde dans leur corps et leur esprit ?) Et c'est à la télévision que j'ai vu les Alliés forçant les habitants de Mauthausen d'enterrer dans la fosse commune des morts décharnés gisant dans des baraquements infects. En Hongrie, dans les années 1945-1946, j'ai lu le feuilleton « J'étais médecin chez le Docteur Mengele » dans un quotidien à grand tirage. L'auteur parlait de tortures, de vivisection, d'expériences d'un raffinement inimaginable dans la cruauté, au service d'une cause démente : prouver l'infériorité physique de la race juive, et exalter la supériorité de celle des Fritz et autres Siegfried. L'horreur fascinait-il l'adolescent que j'étais ? Étais-je comme anesthésié moralement par la mort récente de mon père, ma propre survie, des ruines qui m'entouraient, la vie qui redémarrait dans les rues défoncées par les bombes et où circulaient des soldats soviétiques, des fantassins roumains (le roi Mihaïl a ouvert les frontières à l'armée de Staline en automne 1944, et croyait qu'il pourrait circuler en Jeep jusqu'à la fin de sa vie dans les jardins de son palais) et des auxiliaires hongrois portant le brassard rouge. Quelques années après, j'avais des haut-le-cœur en apercevant dans une brochure un corps scié en deux sur la table de dissection des nazis. Le vide de la cage thoracique m'épouvantait et je ressens encore aujourd'hui ma nausée d'alors. Contents de vivre, certes toujours hantés par le hasard auquel nous devons notre existence, et ne cessant

d'en parler pendant plusieurs années, nous avons essayé d'oublier l'horreur. Les survivants se taisaient, et la propagande communiste avait pour tâche de falsifier la responsabilité de l'armée soviétique dans l'écrasement par les nazis du soulèvement du ghetto de Varsovie, et d'attribuer le massacre des officiers polonais dans la forêt de Katyn aux troupes allemandes. Je me demande si le procès public de Szálasi, le Führer hongrois d'octobre à décembre 1944, a fait éclater la vérité sur la participation active de l'armée, des auxiliaires, hitlériens hongrois, dans la déportation massive *de dernière heure* de milliers de juifs. Mais, c'est *mon* histoire, mes souvenirs qui ne concernent en rien le vécu de Muriel et des jeunes de sa génération.

L'histoire de la Shoa, je dois en convenir, ne peut pas être privilégiée au détriment d'autres tragédies collectives. Muriel, qui a une grand-mère syrienne, parle volontiers de la répression meurtrière de la révolte arménienne par les Turcs. Je regarde moi-même la télévision qui retransmet en direct le massacre des Tutsis par les Hutus et la vengeance des Tutsis exercée contre des Hutus. Et, je suis révolté que l'Occident demeure les bras baissés et enregistre impassiblement les images dont l'horreur dépasse l'inimaginable. « Mort où est ta victoire ? » se sont écriés des écrivains catholiques révoltés naguère contre la condition humaine. « Ici, aujourd'hui, maintenant », répondent ces enfants au ventre enflé, mourant de faim et souvent vivant les derniers moments de leur existence au moment où ils sont filmés. Oui, la télévision établit un étrange et terrifiant dialogue des morts entre Africains qui s'exterminent, Serbes et Croates qui s'entre-tuent sous le regard « légaliste » des observateurs de l'ONU. Kabila, Mladic, les terroristes du FIS qui tuent à la tronçonneuse entrent dans une ronde infernale, banalisée par les médias. Oui, Muriel a raison et pourtant, ses paroles me choquent, car je suis incapable d'insérer « l'épisode » de l'extermination des juifs dans la succession des génocides passés, présents et à venir. Je sens que je déraisonne en me penchant pour la première fois sur mon passé hongrois. Ma plume m'entraîne dans une direction qui fait dévier le chemin que je voulais suivre. Il faut que je me ressaisisse et que j'aborde calmement mon propos.